



création graphique: Frédéric Villbrandt

La Chine et le Japon entretiennent des rapports étroits depuis de nombreuses années. La dimension conflictuelle ressort sous bien des aspects à travers les siècles : guerres, rivalités économiques, phénomènes de concurrence... Mais fort heureusement aussi, alliances, complicité, échanges, etc. On peut les imaginer comme des frères et des sœurs qui se ressemblent, se chamaillent et se réconcilient, jouant parfois les frères ou les sœurs ennemis.

ARTS D'ASIE DE LA CHINE AU JAPON

Si l'histoire de la Chine est ancienne, celle du Japon est beaucoup plus récente. Ceci expliquant peut-être cela, c'est l'influence des arts chinois sur les arts japonais qui est pleinement manifeste. Arts de l'arrangement floral, de la calligraphie, de la cérémonie du thé, de l'encens, arts martiaux, pour ne citer que quelques exemples, les Japonais ont retravaillé, recomposé et se sont réappropriés toutes ces disciplines. Si les points communs sont assez évidents à décrypter, il est riche d'en saisir les différences, comme autant de différences de relation au monde, de comportements et de petits gestes au quotidien... Bonne lecture!

Chine et Japon

Deux pays sous influence

par Georges Charles

D'un côté la Chine et son patrimoine philosophique et artistique exceptionnel, de l'autre le Japon et sa quête d'un esthétisme dépouillé d'une rare beauté: deux pays sous influence...



La Chine et le Japon ont souvent et longtemps entretenu des rapports qui ressemblent quelque peu à ceux qui ont existé, et qui existent probablement encore dans les esprits et dans les cœurs entre la France et l'Angleterre. Il s'agit déjà du partage d'une longue histoire commune: histoire de la civilisation et de la culture, des religions, des philosophies, des conflits et des mauvaises réconciliations.

Les frères ennemis

Avoir comme proche voisin la Chine n'est pas chose facile et ce ne sont pas le Tibet, le Vietnam ou la Corée qui me démentiront. Wang Zemin, qui était un homme d'affaires avisé mais vivant en France, aimait à dire que de commercer avec l'Empire du Milieu c'était comme de prendre un bain avec un très gentil éléphant après l'avoir accompagné dans une promenade à vélo! Avoir comme proche voisin le Japon n'est pas non plus chose aisée car ce pays se referme parfois comme une huître, mais peut d'un moment à l'autre se transformer en pieuvre d'une incroyable agressivité. On a en fait presque l'impression par moment de se retrouver face à deux monstres des profondeurs tels un cachalot géant et un calmar monstrueux qui se déchirent mutuellement puis regagnent leurs territoires respectifs non sans conserver des traces profondes de cet affrontement. D'où une très grande méfiance réciproque confinante à l'obsession pathologique. La Chine regarde de haut ce petit assemblage hétéroclite d'îles instables qui ont toujours été une menace à son développement maritime tandis que le Japon renie sans cesse une quelconque parenté avec ce bloc monolithique semblant fossilisé depuis la nuit des temps. Bien évidemment les Occidentaux, influencés par le choix d'une pratique, soit japonaise soit chinoise, mais surtout japonaise, se laissent influencer par cet état d'esprit et

finissent par en perdre leur libre-arbitre et à prendre partie sans rechercher à se poser plus de questions. Ce fait est accru par la recherche d'une ancienneté qui cautionnerait la tradition et par le refus d'imaginer une autre réponse que celle qui est apportée a priori par ceux qui ont intérêt à minimiser un quelconque apport extérieur. Le fait que cet apport extérieur, souvent initiateur, ait eu lieu ne retire rien, au contraire, à la particularité d'une pratique ou d'en enseignement.

L'influence manifeste de la Chine

Ce n'est pas un secret pour les historiens, la Chine possède une très longue histoire et, de ce fait, a fortement influencé ses voisins les plus proches dont le Japon fait partie. Entre la Chine et le Japon, l'échelle des temps n'est pas la même, et bien que le Japon ait eu une civilisation autochtone très ancienne comme celle du peuple Haniwa, qu'il a en partie rejetée et même détruite, son histoire commence en réalité pendant l'époque d'Asuka, entre le 6e et le 8e siècle de notre ère, soit près de plus d'un millénaire après l'apogée de la Chine classique. Le Bouddhisme ne parvint au Japon qu'entre 538 et 552 lorsque le Roi de Paekche (Corée) envoya à l'empereur du Japon des effigies du Bouddha et des écritures sacrées. Lesquelles provenaient de Chine. Ce n'est qu'en 1191 que le prêtre Eisai, venu de Chine, introduira le bouddhisme Zen Rinzai. Suivant la tradition, c'est ce même Eisai qui introduisit le thé au Japon. Entre-temps, les apports de la Chine vers le Japon avaient été très nombreux puisqu'il s'agit de l'écriture, de la pensée et des philosophies taoïste et confucianiste, cette dernière étant demeurée « religion officielle d'Etat » jusqu'en 1945, de la poésie, de la musique, de la peinture, de la médecine, de la cuisine et de l'art de la table, de l'art militaire et stratégique, de la soie, de la laque et de dix mille autres choses « sans importance », mais qui constitue-

ront pendant plus d'un millénaire les fondements de la société japonaise et, surtout, des castes dirigeantes.

Des « particularités spécifiques »

Si l'on prend l'exemple du Zen, il est venu de Corée où il se nommait Sôn, et antérieurement de Chine où il se nommait Chan. Le tout provenant de l'Inde où il était Dhyana. Chaque tendance possédant évidemment sa propre évolution et ses particularités. Le Zen provient donc du Chan, mais le Chan n'est pas le Zen. Et il en est souvent ainsi puisque le Ju Jiao est devenu Sumo, le Penjing est devenu Bonsaï, le Tao Yin est devenu Do In, le Chin Na Shu est devenu Jujutsu (ou Jiu Jitsu, ou Ju Jitsu...), et plus récemment le Taijiquan est devenu Taiyokuken et le Xingyiquan, s'est transformé en Taikiken. Il s'agit souvent d'une évolution parallèle puis quelque peu divergente, la forme chinoise conservant ses particularités tandis que la forme japonaise développait les siennes. C'est simplement le fait d'une adaptation au milieu, un peu comme un arbre qui subirait naturellement l'influence du terroir et du climat et finirait par trouver sa propre forme la mieux adaptée. Le même arbre planté en Chine ou au Japon finirait par présenter des particularités spécifiques. Les cerisiers japonais ne produisent pas de fruits car ils ne sont cultivés qu'en fonction de leur magnifique floraison. Des fruits vulgaires saliraient les dalles de grès des parcs où ils sont plantés. Tentez d'expliquer cela à un Chinois!

L'erreur, souvent commise, serait de considérer cette évolution nécessairement comme un plus ou un mieux. C'est simplement autre chose ou il faudrait alors considérer que le cerisier idéal ne doit surtout pas produire de cerises. Ce qui serait quelque peu excessif. Les Japonais ont le génie de la simplification et de la clarification, au risque de supprimer l'essence même de la chose puis de la rendre plus complexe encore en la ritualisant à l'extrême. C'est vrai pour la cérémonie du Thé (Cha No Yu), pour le tir à l'Arc (Kyu Do), pour l'arrangement floral (Ikebana) ou pour les fameux Bonsaï. En Chine, tout cela était très compliqué avec de multiples écoles, tendances, variations. Cela a donc été simplifié au Japon. Tellement simplifié qu'il faut au moins dix ans pour avoir le premier grade authentique dans l'une ou l'autre de ces disciplines. Pas un grade pour Occidental, ou Gaijin (personne extérieure au Japon), obtenu en deux ou trois stages, mais grade au sein d'une Ecole japonaise traditionnelle! De ce fait, les Japonais, et surtout les enseignants de Budo, n'aiment pas trop qu'on leur rappelle les origines historiques de leurs Arts respectifs. Eux, habituellement autant à cheval sur l'étiquette, en arrivent même à contredire leurs anciens Maîtres. Si on prend, par exemple, le Judo, le

Il s'agit souvent d'une évolution parallèle.



crédit photo: D. R.

Karatedo et l'Aïkido, les Maîtres fondateurs du Kodokan, du Shotokan et de l'Aiki Kai, donc respectivement Jigoro Kano, Gichin Funakoshi et Morihei Ueshiba se référaient tous trois aux origines chinoises lointaines, ou proches, de leur Arts.

L'Aïkido et la Chine

Le Maître Morihei Ueshiba par exemple, fondateur de l'Aïkido, effectua deux séjours en Chine et particulièrement en Mandchourie. Kishomaru Ueshiba Doshu, son fils, écrit dans son ouvrage *L'Esprit de l'Aïkido* (publié en français par Budo Edition): *Nous pouvons dire que les années 1924-1925 ont marqué le début de l'évolution spirituelle de l'Aïkido.* Or il est

facile de vérifier que suivant la biographie officielle, le Maître Ueshiba était alors en Chine pendant cette période particulière. Deux Maîtres chinois de Baguazhang, Chou Hsiang et Kao I Sheng, fort connus et réputés dans leur Art, ont ainsi placé le nom chinois de Ueshiba dans leurs généalogies, donc parmi les enseignants de leurs écoles. Etrangement, à son retour, parallèlement à l'évolution spirituelle dont parle son fils, le Maître fondateur s'est mis à pratiquer en cercle, chose très inhabituelle au Japon et parfaitement inconnue des autres écoles de Jujutsu. Mais ces deux séjours de Ueshiba O Sensei en Chine demeurent nimbés de mystère. Il serait pourtant inconvenant de croire ou d'imaginer, quand on connaît la réputation de ce Maître, qu'il soit resté là-bas à se tourner les pouces alors qu'il côtoyait de hauts dignitaires chinois versés dans la philosophie chinoise, mais aussi dans l'art de la guerre et du combat. Mais allez expliquer cela à un Japonais! Il existe donc bien une passerelle entre la Chine et le Japon mais elle demeure bien gardée aux deux extrémités!

Pour en savoir plus, consultez le carnet d'adresses p. 60.



On peut découvrir sur cette carte les proximités entre la Chine et le Japon. Page de gauche, Morihei Ueshiba.



PORTRAIT

Pionnier dans la pratique des arts martiaux internes en France, il découvre aux Etats-Unis le « Cong Fu ». Il commencera à enseigner le Wushu en 1974. Lassé des débats fédéraux, il initie la création de la Convention Nationale des Enseignants des Arts Classiques du Tao. Il est également auteur de plusieurs ouvrages dont *Le rituel du dragon*, publié aux éditions du Chariot d'or.



De la méditation *Chan*

à la méditation zen

par Daniel Odier

A travers des médiations Chan et Zen, découvrez tout ce qui à la fois lie intimement et sépare les cultures chinoise et japonaise. Les réflexions des moines ne manqueront pas de vous faire sourire.

L'approche âpre, directe, iconoclaste du Chan est restée quasiment intacte depuis les origines. La Chine s'ouvre, le bouddhisme renaît. Il est possible pour les Occidentaux de se frotter à l'antique sagesse de Zaozhou, de Mazu, de Linji, de Foyan ou de Yunmen. La quasi-totalité des enseignements origi-

naux sont disponibles en anglais et en français. On y goûte la vivacité du style, l'approche directe, définie par Bodhidharma et résumée par Ying-an: « Abandonne l'idée de toi et des autres, du gain et de la perte, du bien et du mal, du Bouddha et du bouddhisme ainsi que les mystères et les merveilles. Dès que tu lâches la fixité, ton corps et ton esprit deviennent spontanés et légers, absolument limpides intérieurement et extérieurement. Alors ton corps est pur à tout moment et tu touches à la liberté! Tu marches dans l'infini, sans ancrage et sans prise, dans un éclair de pénétration ». C'est la voie directe par excellence.

Dans les premiers siècles du Chan, surtout sous la dynastie des Tang (618-907), le bouddhisme n'est pas encore organisé. Paichang sera le premier à rédiger une règle monastique mais contrairement aux Indiens, il encourage les moines à travailler la terre pour se nourrir, la mendicité n'étant pas dans l'esprit chinois. Mais avant lui et même après, les maîtres vivent dans des ermitages ou des petits monastères entourés de leurs disciples qui ont l'habitude de la vie âpre. Entre ces êtres indépendants, la nécessité de la discipline et de la règle semble superflue. L'organisation viendra plus tard. Pour l'instant, c'est l'explosion d'une liberté toute simple: tout l'univers possède la nature de Bouddha. Il suffit de s'harmoniser en abandonnant toute fixité. A cette époque-là, les laïcs et les femmes sont encore de la partie. Plus tard, lorsque le Chan deviendra plus « religieux », ils seront graduellement éliminés bien qu'aujourd'hui des maîtres femmes et des laïcs réapparaissent, ce qui est tout à fait en accord avec la tradition. C'est pourquoi, un grand maître chinois d'aujourd'hui, Nan Huai-chin, affirme que les religieux ont tué l'esprit originel du Chan.

La forme et le sans forme

Ce qui frappe le plus en Chine, aujourd'hui, c'est la différence de l'approche par rapport à celle qu'on peut vivre au Japon. En Chine, rien ou presque n'est formel ou ritualisé à l'extrême. Tout est fondé sur le spontané et sur la perception de l'essence des choses. Au Japon, le rituel est extrême. Le culte de la beauté et de la



crédit photos: Daniel Odier



crédit photos: Daniel Odier

Temple Chan de Bailin.

perfection de la forme est considéré comme l'essence de la pratique. L'entrée dans le temple se fait librement en Chine, sans se déchausser. On ne salue pas le Bouddha. Comme je m'en étonnais, un jeune moine me fit remarquer avec un brin d'ironie: « On est tous des bouddhas, non ? ». Ensuite, commence une circonvolution rapide autour du Bouddha central, chacun à son rythme, aussi naturelle qu'une marche dans la forêt, les bras ballants. Rien à voir avec les petits pas mesurés et lents des Japonais, les coudes relevés, les poings sous le sternum. Un moine me fait remarquer: « On marche pour se détendre avant et entre les séances de méditation, pas pour la beauté des mouvements. » Mais la plus grande surprise est à venir. La posture de méditation des moines est très libre. Lotus, demi-lotus, pas de lotus du tout. Les mains sur les genoux, les cuisses, ou dans la posture classique. Là encore, il est clair que le confort et le naturel sont plus importants que la beauté posturale. Le regard est totalement ouvert, posé devant soi, à l'infini ou sur le sol les yeux mi-clos. Une chose me frappe, tous les moines s'entourent les jambes et le bassin d'une épaisse couverture pour tenir toujours la base chaude, ce qui leur évite les problèmes de genoux. L'abbé ou le maître de méditation marche autour des moines et clos l'espace en formant un carré. On dirait un mandala. Les jeunes moines font la course au centre. C'est très vivant. En hiver, les chan-qi sont intenses. Quatre fois deux heures de méditation entrecoupées de quart d'heures de marche. Des moines se lèvent, sortent, reviennent. Personne ne semble se formaliser. Le kyoaku a gardé sa forme d'épée. Le préposé s'en sert avec subtilité, touchant à peine le corps des méditants pour que l'énergie circule mieux. Tout cela semblerait sans doute extrêmement chaotique à un pratiquant japonais, pourtant, il y a chez les Chinois une grande intensité méditative. Lorsqu'on leur demande de quelle différence ils voient avec la pratique japonaise, les chinois comparent volontiers les deux manières de faire le thé: « Les Japonais prennent beaucoup de temps, chaque geste est magnifique, parfait. C'est très beau à regarder mais à la fin, le thé est froid et pas très bon. Le geste est plus important que le résultat. Pour nous, ce qui compte, c'est le thé. Alors on le fait en quelques minutes, on renverse un peu d'eau, les gestes sont efficaces sans être parfaits et à la fin le thé est chaud et délicieux ».

L'iconoclasme chinois

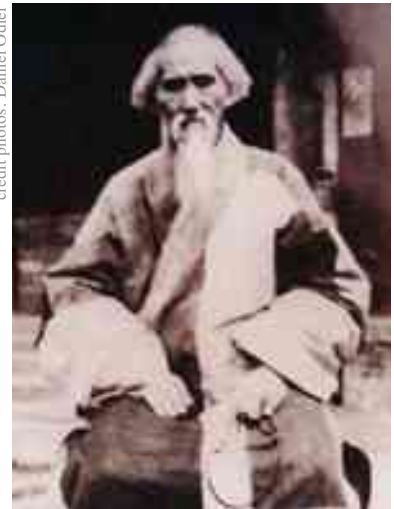
Il n'est pas un maître chinois qui ne fustige la forme lorsqu'elle prend trop d'importance et masque l'essence. Les attaques de Linji contre les méditants « sacs de riz » sont fameuses. Mais les Chinois attaquent le formalisme sous

crédit photo: Pascal Huart



Wafu Gudo Nishijima, maître zen.

crédit photos: Daniel Odier



Xu Yun, Maître Chan du monastère de Bailin.

En Chine, rien ou presque n'est formel.

toutes ses formes. Lorsque la règle supplante l'essence, c'est une névrose. Le pratiquant est en totale relation avec le réel. On se souvient du mot célèbre de Mazu: « Il n'y a pas de traces de l'absolu en dehors de la réalité ». Le monde illusoire n'est pas une notion qui touche les Chinois, c'est l'un des concepts indiens du bouddhisme originel qui n'est pas passé. Mi-an va directement au sens profond de la doctrine: « Lorsque vous êtes totalement vivant et ne pouvez ni être piégés ni mis en cage, alors vous avez une certaine indépendance ». Haklena donne une définition originale de la vertu: « Si vous appliquez quoi que ce soit, ce n'est pas la vertu. Si vous êtes sans contrainte, c'est l'accomplissement d'un Bouddha. Si vous désirez révéler le vide, ne le couvrez pas.

Parfaitement spatial, pur et paisible, c'est originellement limpide ».

La méditation est un long processus de décantation où tous les dogmes, toutes les croyances, les habitudes et les conditionnements vont peu à peu cesser d'opacifier la structure intrinsèquement spatiale et lumineuse du pratiquant.

Rien de théorique dans l'approche. Pas de fixations mentales mais une liberté qui ne cesse de rencontrer le vide. « Ce qui est libre de toute forme est Bouddha » écrit Bodhidharma dans son traité puis: « Si vous désirez vraiment réaliser la Voie, ne vous accrochez à rien ». Daoxin, lui, met l'accent sur la liberté innée de l'esprit, originellement dépourvu de toute forme et sur la nécessité d'un retour à cet esprit spatial. Il pointe l'émergence de la joie qui vient de l'égalité des passions et du nirvâna et prône l'accès à la non-pratique comme terre du cœur. Le miroir est éblouissant lorsqu'il reflète l'essence et non la forme.

Pour en savoir plus, consultez le carnet d'adresses p. 60.



PORTRAIT

Daniel Odier, Ming Qing Sifu, a reçu la transmission de la lignée de Zhaozhou et de Xu Yun au monastère de Bailin en Chine. Reconnu comme maître Chan par Jing Hui Sifu, héritier direct de Xu Yun, il enseigne le Chan en Europe et à Paris où un groupe de pratiquants se réunit chaque jeudi matin. Il a notamment publié: *Chan et Zen, le jardin des iconoclastes* publié aux éditions Le Relié.

La cérémonie du thé

A la confluence de la Chine et du Japon

par Grégoire Noyelle

Le thé, d'origine chinoise, a suivi un long parcours depuis plus de 5000 ans. Ce sont les bonzes japonais qui le ramenèrent sur l'île. Voyage dégustatif...



crédit photo : Grégoire Noyelle. Théière de Potier de Taiwan, pour les Wulong de la famille des Dan Cong. Collection personnelle.



PORTRAIT

Grégoire Noyelle découvre en 1995 la tradition du thé pendant un long voyage en Asie. Depuis, cette passion est résolument ancrée. Au cours de ses explorations, il rencontre Maître Tseng. A elle seule, elle représente pour lui tout l'univers du thé. Les nombreuses dégustations, organisées en privé depuis 7 ans, l'incitent à diffuser cette pratique vers l'extérieur. L'association « T Bleu Vert » est créée cette année. Elle a pour but la promotion de la culture chinoise en général et de l'art du Gong Fu Cha en particulier.

Au départ, le thé fut considéré comme un médicament. Il était à ce titre utilisé dans la pharmacopée chinoise. Peu à peu, cette denrée rare réservée à l'élite, deviendra la boisson principale de toute la Chine et marquera profondément la culture. Le thé deviendra source de taxes, de plaisirs et de pouvoirs magiques. Durant la dynastie Nanbei (420-590), le bouddhisme favorisera sa propagation. Rapidement, les bonzes ont su utiliser l'effet stimulant du thé pour la prière et la méditation. Ainsi, des plantations se développent de plus en plus autour des temples. Sous cette protection religieuse, cette boisson atteindra un nouveau développement avec de nouvelles variétés, de nouveaux instruments et plus de pertinence dans les usages thérapeutiques.

Quelques siècles plus tard pendant la dynastie Song (960-1127), les bonzes japonais ramènons dans leur pays, avec l'enseignement du bouddhisme, des graines de théier et les modes cérémoniels pour le boire. L'école bouddhique

japonaise, le Zen, intégrera complètement l'art de préparer le thé comme pratiques religieuses. Chaque mouvement est rigoureusement codé et ce, malgré la simplicité que sous-entend le nom donné à la cérémonie : Chanoyu ou littéralement, « eau chaude pour le thé ». C'est tout l'art de toucher l'absolu dans les gestes « simples » du quotidien. Plusieurs arts sont alors intimement liés à cet univers : l'art du jardin, la calligraphie, l'art floral, la tenue vestimentaire et les mets.

C'est dans un autre cadre que se développera la cérémonie chinoise dite du Gong Fu Cha ou Art de maîtriser le temps. Elle apparaît sous la dynastie Ming (1368-1644) dans le sud de la Chine. Tout se concentre autour du thé (Wulong ou Pu Er), de la théière et du temps d'infusion. La qualité des mouvements ne se distingue pas dans la forme (comme au Japon) mais dans la rapidité et la fluidité. La finalité de la cérémonie chinoise se rapproche beaucoup plus de l'art de goûter le vin : complexité du goût, longueur du parfum (pour les Wulong). La réussite est intimement liée à la présence que chaque participant développe autant dans l'art de goûter que dans l'art de stopper l'infusion au bon moment, pour celui qui guide la cérémonie.

Au final, le parcours du thé continue et les influences entre le Japon, la Chine et Tai-

wan sont bien vivantes. La Chine s'inspire actuellement de la tradition japonaise pour coder les gestes du Gong Fu Cha afin de les rendre plus acrobatiques. Le Japon s'intéresse de plus en plus aux thés chinois pour ses qualités gustatives et aromatiques. Dès le début de ce siècle, pendant qu'il occupait Taiwan,

le Japon organisa dans cette île une formation de très haut niveau avec l'aide de tous les plus grands spécialistes venus de Chine pour l'occasion. Ainsi, aujourd'hui, Taiwan, le dernier venu dans l'art du thé en Extrême-Orient, garde une place de choix.

L'art de maîtriser le temps.

Pour en savoir plus, consultez le carnet d'adresses p. 60.

D'Okinawa aux portes de la Chine

Histoires et légendes

par Roger Itier

Roger Itier, spécialiste de l'histoire des arts martiaux, nous propose de remonter la généalogie martiale de plusieurs écoles majeures de Karaté d'Okinawa et d'en faire le lien avec la Chine. Un voyage passionnant où légende et histoire s'entremêlent.

La Chine rayonna culturellement dans l'ensemble des pays du sud-est asiatique. Les philosophies taoïstes, bouddhistes et confucianistes connues sous le vocable des trois grands enseignements, furent inculquées à l'ensemble de l'aristocratie des familles japonaises, coréennes et vietnamiennes. L'apport de l'Empire du milieu fut ainsi considérable dans de nombreuses activités comme l'art de l'arrangement floral, devenu un « must » au Japon sous le nom d'Ikebana, la cérémonie du thé, le théâtre, la musique, la peinture, la calligraphie... Les arts martiaux ne dérogent pas à cette règle, comme il est dit dans cet adage chi-

nois: « Tous les arts martiaux sous le ciel viennent de Shaolin! ».

Okinawa, fille aînée de la Chine

Le Karaté naquit sur la petite île d'Okinawa située entre l'extrême sud du Japon et l'île de Formose. A l'origine, on parlait de Te (main) ou Tode (main de Chine) pour pratiquer une technique de combat à mains nues alors réservée à l'élite guerrière aristocratique du château de Shuri. Par la suite se développa à Okinawa sous l'influence des « 36 familles » chinoises implantées dans l'île, un style de combat qui se divisa en deux tendances: d'une part le Shuri-



PORTRAIT

Expert en Wushu, spécialiste de l'histoire et de la théorie des arts martiaux chinois, Vice-Champion du Monde, Roger Itier est né en 1960. Il commence la pratique des arts martiaux dès l'âge de 14 ans. Il obtient au cours de sa carrière d'athlète plusieurs titres de champions internationaux. La voie de l'enseignement le conduit à se perfectionner en Asie sous la férule des plus grands maîtres contemporains. Passionné de dessin et des arts picturaux, il enseigne aujourd'hui tous les aspects des arts martiaux chinois. Il est Président de la FWS, Fédération de Wushu et a écrit « Le grand livre du Kung Fu Wushu » paru aux éditions de Vecchi.



crédit photo: Les Editions de l'Eveil - Les maîtres du Karaté par José Fragas



crédit photo: D.R.

A gauche, Morio Higaonna, fondateur de la Fédération internationale de Karaté Gojū-ryū selon la lignée de Chōjun Miyagi. A droite, Roger Itier, dans une forme technique de boxe du sud, le Hung Gar, dont le Goju-Ryu s'inspire beaucoup.



Dans le Kung Fu chinois, incarné ci-dessus par Ken Chung, et le Karaté d'Okinawa, on retrouve cette forme de mains spécifique issue des boxes du sud appelée « mains en fleur d'abricot » pour l'un et Nikite pour l'autre.



Hidetaka Nishiyama, élève direct de Gichin Funakoshi est un des grands maîtres du Karaté japonais.

Te, caractérisé par des mouvements rapides, légers et vivaces, qui donna plus tard le Shotokan, le Wado-Ryu. Et d'autre part le Naha-te qui mettait en relief la force physique et la puissance des mouvements. Le style donna quant à lui le Goju-Ryu et le Uechi-Ryu. Naturellement, des styles bénéficièrent des deux influences, c'est le cas du Shito-Ryu, alliance réussie de la force explosive du Nahate et de la vitesse du Shurite. On sait combien le Karaté doit aux maîtres okinawaïens comme Higaonna, Miyagi et Uechi. Ils avaient pu étudier les

styles de boxes du sud de la Chine et en particulier ceux de la province du Fukien. D'ailleurs les courants Shorin et Shorei sont issus d'une même matrice: Shaolin (transcription littérale de Shaolin en langue d'Okinawa).

La puissance du Karaté Uechi-Ryu

C'est le maître Kanbun Uechi (1877-1948) qui se trouve à l'origine de ce style de Karaté issu du courant Shorei-Ryu. Il se rattacha par la suite au Naha-te, système réputé pour insister sur la force physique, la puissance musculaire et le travail de la respiration profonde (Ibuki). Kanbun était membre de la petite bourgeoisie d'Okinawa, et son père, Kantoku Uechi, fonctionnaire et également propriétaire terrien. Il lui donna une éducation classique dans le respect des traditions, mais également dans le souci d'une certaine rudesse physique. Très fier d'être Okinawaïen, il s'est soustrait à l'appel du service impérial japonais en s'enfuyant en Chine dans la ville de Fuzhou en 1897. Il fit alors la connaissance d'un Shifu du nom japonais de Shushiwa qui était un herboriste, mais également un maître de Wushu de l'école Pangai-noon. Avec son patron et maître, il s'initia à cette école aujourd'hui disparue en Chine. Ce style du sud était basé sur un mélange de dureté et de souplesse ainsi que sur l'observation des mouvements de la Grue, de la Mante religieuse et surtout du Tigre. De son Shifu, il apprit trois formes qui sont toujours pratiquées de nos jours: Sanchin, qui constitue la base du style mais qui s'exécute les mains ouvertes. Cette forme est basée sur l'art de la grue. C'est le squelette de l'école au sens propre comme au figuré. A partir de ce Kata, le pratiquant se bâtit un corps solide avec l'aide de la respiration et d'un travail musculaire important. Le deuxième Kata, Seisan (Shisanshi en chinois), littéralement, les 13 énergies, est un des plus vieux d'Okinawa. C'est une forme qui utilise les techniques de poings très courtes, marque de fabrique des écoles sudistes du Wushu comme le Wing Chun. La troisième forme est Sanseru, Sanshi liu en chinois, c'est-à-dire « 36 ». Ce kata s'inspire à la fois du style de la Grue blanche et de la symbolique ésotérique qui s'y rattache; le « 3 » représentant les trois secteurs temporeux (passé, présent, futur) et le « 6 », les parties du corps ainsi que les qualités qui doivent être unies pour devenir un authentique guerrier (Wuren en Mandarin, Bugei en Japonais). Il rencontra aussi un commerçant chinois, un certain Go Kenki, expert dans le style de la Grue blanche avec lequel il approfondit sa connaissance de l'art du poing chinois. Il obtint une autorisation d'enseigner en 1904 de la part de son maître et ouvrit un cours dans un Dojo à Nankin. Il revint cependant souvent voir son Shifu à Fuzhou. Il fut alors touché par un événement tragique: tandis qu'il enseignait son art martial aux paysans chinois locaux, certains d'entre eux s'opposaient parfois lors de

crédit photo: D.R.

crédit photo: Les Editions de l'Eveil - Les maîtres du Karaté par José Fragas.

rixé pour la possession de terrains. Malheureusement, un de ses élèves tua un paysan par accident. Uechi fut très touché par ce fait divers et reparti à Okinawa. Il resta dans l'anonymat durant plusieurs années de peur qu'on lui attribue cet incident. En 1932, il enseigna enfin le Pangai-noon qui devint après le Uechi-Ryu, style basé sur l'imitation du tigre. La contraction des muscles du cou est d'ailleurs une des caractéristiques récurrentes de cette école. La puissance musculaire du tigre ainsi que la solidité de son ossature, sont des conditions que le pratiquant de Uechi-ryu essaie de reproduire dans la pratique des Katas. La seule façon d'atteindre efficacement un adversaire est de frapper ses points vitaux avec des techniques de mains particulières en forme de « pattes de tigre » ou de « bec de grue ». Ces deux animaux sont la base zoomorphique de l'école Hongquan (Hung Gar) rendue célèbre par le grand maître Wong Feihong.

De Shaolin au Goju-Ryu d'Okinawa

Le Karaté Goju-Ryu, élaboré par le maître Chojun Miyagi (1888-1953), puise ses origines dans le Naha-te. Cette méthode chinoise originaire de la province du Fujian fut introduite à Okinawa par son Sensei: Kanryo Higaonna. Pour certains maîtres, le Goju-Ryu représente une évolution locale de l'antique boxe de Shaolin du sud introduite dans l'île en 1828. Comme ce fut le cas pour le fondateur du style Uechi-Ryu, Miyagi s'enfuit de l'archipel quand celui-ci fut rattaché à l'empire Nippon. Il étudia sous la direction du Shifu Ryuko une école dénom-

mée Liuqiaquan (« boxe des 6 coordinations »), ainsi que le style de la Grue blanche. Il tenta de remonter à la source de l'enseignement de son maître, mais les événements politiques (guerre des boxers) ne lui permirent pas de réaliser cet objectif. Il se perfectionna malgré tout dans l'art du poing du sud où l'accent est mis sur l'utilisation des membres supérieurs, avec des coups de poings courts, puissants et circulaires.

Les coups de pieds sont bas et la respiration joue un rôle capital comme dans le Qigong du style de la grue.

**36 familles
chinoises
implantées
dans l'île.**

La vivacité du Shotokan

Le Karaté Shotokan appartient à la lignée du Shurité, il se caractérise par des techniques vivaces, légères et rapides. C'est l'équivalent des styles du nord de la Chine. Sokon Matsumura (1809-1899), la figure de proue de ce courant, a été formé durant plus d'un an par un maître du Xingyiquan de Beijing du nom de Iwa (Weibo en chinois). Matsumura fut également le premier pratiquant de l'île à affronter un taureau. Ce que réitéra plusieurs dizaines d'années plus tard un certain Oyama, le maître fondateur du karaté Kyokushin. Le maître Funakoshi s'inscrit dans cette lignée.

Pour en savoir plus, consultez le carnet d'adresses p. 60.



LA LEGENDE DE LA GRUE BLANCHE

Ce style aurait été créé par une femme: Fang Jiniang. Selon la légende, Fang avait été initiée à la boxe de Shaolin par son père, Fang Heishi, ancien moine de Shaolin, ayant dû s'échapper du monastère de Shaolin du Fujian. Un jour, alors qu'elle étendait son linge propre, une grue vint se poser dessus et le piétiner. Fang Jiniang, à l'aide de son bâton, tenta de chasser l'oiseau, mais en vain, celui-ci évitait aisément les coups de bâton tout en tentant de se défendre du bec et des griffes. Intriguée et surprise par tant de dextérité, Fang se mit à étudier le comportement du volatile. Progressivement, elle en tira de nouveaux principes stratégiques, qu'elle intégra à la boxe de Shaolin classique, au point de créer un nouveau style connu sous le nom de Baihequan (Grue Blanche). Le style de la Grue Blanche enseigne surtout le combat rapproché, avec une large prépondérance de techniques de bras puisqu'il s'agit d'un style du Sud (Nanquan). La philosophie de combat de cette école est résumée par la phrase suivante: « Si tu avances sans frapper, tu es touché; si tu frappes sans avancer, tu ne touches pas. Il faut donc avancer et frapper en même temps. » Le style d'origine a donné naissance à plusieurs variantes connues sous les termes de « La grue qui cherche à manger », « La Grue prend son envol », etc. Il eut aussi une certaine influence sur le développement du Karaté d'Okinawa (en effet, 4 styles de karaté; Gojo-Ryu, Uechi-Ryu et Kojo-Ryu font référence au style de la Grue dans leurs ouvrages d'origines, ainsi qu'en témoignent de nombreux éléments comme le célèbre *Bubushi*, ouvrage majeur de l'histoire des arts martiaux okinawaïens. Il est intéressant de noter que dans ce style tous les pratiquants portent un pantalon noir et une chemise blanche, à l'image de la grue et de son plumage, les pattes noires étant symbolisées par le pantalon.



Les photos de maîtres de Karaté sont extraites de l'ouvrage *Les maîtres du Karaté* de José Fragas publié par Les Editions de l'Eveil.